

## Marie-Jeanne Urech

« Tu verras, il y a un train fantôme qui traverse une église ! »

Ces quelques mots d'un camarade de classe, plus rapide que moi à débiter une lecture obligatoire, m'ont ouvert les portes d'un univers où toute chose devient possible. J'avais 15 ans. Le train fantôme circulait entre les pages du roman *L'écume des jours* de Boris Vian. Après Zola, Hugo, Flaubert, découvrir Vian, c'était comme ouvrir la fenêtre d'une pièce capitonnée, une fenêtre sur un monde où les objets s'animent, les expressions sont prises au pied de la lettre, les normes renversées et où les mots deviennent un terrain de jeu et d'expérimentation. J'avais 15 ans et cette alternative à une réalité bien carrée m'a tout de suite conquise. J'ai commencé à écrire des poèmes satiriques dans lesquels chaque mot était l'occasion d'un jeu, parfois tiré par les cheveux, abstrait ou trop compliqué, mais l'essentiel, c'était de s'amuser. Écrire sur le quotidien, sur les choses qui nous touchent, nous choquent, tout en s'amusant, voilà ce que j'aimais. L'année suivante, un cours sur le dadaïsme me révéla que Boris Vian n'était pas le seul de son espèce, mais qu'avant lui, d'autres artistes avaient renversé les conventions, détourné des objets, joué avec la réalité, inventé une manière de créer où l'imagination était reine. J'avais été particulièrement fascinée par une œuvre de Kurt Schwitters, l'*Ursonate*, une sorte de poème sonore composé d'onomatopées et qui commençait ainsi : « Fümms bö wö tää zää Uu pögiff, kwii, Ee ». Là encore, on s'échappait des modèles classiques pour atteindre les rives d'un nouveau monde, rempli d'humour, d'autodérision et de liberté. N'en déplaise à Christophe Colomb, pas besoin de traverser les océans pour découvrir de nouveaux mondes. À 15 ans, j'ai découvert le mien. C'est un petit paradis terrestre couvert de champs du possible, d'arbres de l'imagination, d'objets animés, dans lequel j'entre à peine je saisis ma plume. Ou plutôt, à peine je lorgne par la fenêtre de mon ordinateur.